

philippe lacoue-labarthe
et jean-luc nancy

la panique politique
suivi de
le peuple juif ne rêve pas



PHILIPPE LACOUE-LABARTHE
et JEAN-LUC NANCY

LA PANIQUE POLITIQUE
suivi de LE PEUPLE JUIF NE RÊVE PAS

Les deux dialogues composant ce volume appartiennent à ce moment où, pour les auteurs, l'interrogation philosophique sur le politique croisait les faisceaux de questions mises en avant par la psychanalyse.

À la lumière de l'approche freudienne du phénomène politique, ce sont les conditions de possibilité de l'existence collective qui sont interrogées.

Dès lors qu'a pu être éloignée l'imposition d'une Figure (Dieu, Père, Chef, Peuple), comment et sur quoi étayer un être-ensemble capable d'échapper au délitement et à la panique ?

LA PANIQUE POLITIQUE

suivi de

LE PEUPLE JUIF NE RÊVE PAS

*de Jean-Luc Nancy
chez le même éditeur*

SCÈNE
(avec Philippe Lacoue-Labarthe)
LA COMPARUTION
(avec Jean-Christophe Bailly)
LA COMMUNAUTÉ DÉSŒUVRÉE

dans la collection « Titres »

LA COMPARUTION
(avec Jean-Christophe Bailly)

*de Philippe Lacoue-Labarthe
chez le même éditeur*

SCÈNE
(avec Jean-Luc Nancy)
LA FICTION DU POLITIQUE
(HEIDEGGER, L'ART ET LA POLITIQUE)
LA POÉSIE COMME EXPÉRIENCE
MUSICA FICTA (FIGURES DE WAGNER)
PHRASE
PRÉFACE À LA DISPARITION

dans la collection « Titres »

MUSICA FICTA (FIGURES DE WAGNER)

PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE
et JEAN-LUC NANCY

LA PANIQUE
POLITIQUE

suivi de

LE PEUPLE JUIF
NE RÊVE PAS

Collection « Détroits »

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

La collection « Détroits » a été fondée par
JEAN-CHRISTOPHE BAILLY,
MICHEL DEUTSCH
et PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE

© Christian Bourgois éditeur, 2013
ISBN 978-2-267-02491-3

Deux articles écrits en commun sont ici publiés ensemble pour la première fois. Ils avaient été écrits à des occasions différentes mais à la faveur d'une même recherche menée elle aussi en commun dans l'enseignement universitaire. La rédaction en avait été tantôt commune, tantôt séparée, sans qu'il soit possible de bien distinguer, même là où (dans le second texte) la première personne est utilisée. Après le second de ces textes, la recherche s'est écartée de Freud pour se tourner vers d'autres motifs qui avaient conduit à la création toujours commune, en 1981, d'un *Centre de recherches sur le politique* dont les travaux avaient été publiés aux éditions Galilée.

On trouvera en tête de chaque texte les coordonnées de sa première publication. L'établissement du texte à partir de celle-ci est dû à Ginette Michaud.

JLN

La panique politique¹

En concevant la panique comme un des phénomènes les plus révélateurs du « *group mind* », on aboutit à ce paradoxe, que l'âme collective se supprime elle-même dans une de ses manifestations les plus caractéristiques.

Freud, *Psychologie collective et analyse du moi*.

L'homme est un animal qui, du moment où il vit parmi d'autres individus de son espèce, a *besoin d'un maître* [...]. Or ce maître, à son tour, est tout comme lui un animal qui a besoin d'un maître.

Kant, *Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique*.

1. Les notes qui suivent sont bien, et sans aucune précaution d'usage, des *notes*. Elles sont relevées, de manière sommaire et discontinue, le long d'un travail d'enseignement en cours depuis trois ans, et dont il n'est pas question de faire l'exposition dans un article.

1. Première parution : *Cahiers Confrontations* (Paris, Aubier), n° 2, 1979, « L'État cellulaire », p. 33-57.

En même temps, elles constituent les premiers repères d'une exploration à venir. Si nous les risquons, provisoirement, sous cette forme quelque peu rebutante, c'est pour une raison politique : il est aujourd'hui nécessaire, voire urgent, d'exiger une problématisation rigoureuse du « rapport » entre psychanalyse et politique. Le minimum de la rigueur consiste désormais, chacun peut s'en assurer par lui-même, dans le refus d'une double impasse : celle où viennent buter les instrumentations psychanalytiques mises, plus ou moins délibérément, au service d'une pensée politique reçue (qui peut aller de l'un ou l'autre communisme à la social-démocratie) : car on ne réussit, de cette manière, qu'à conforter les données de départ, qu'il s'agissait d'interroger ; et l'impasse des proclamations (oscillant de la gauche anarchiste à la droite libertaire) selon lesquelles, une fois dévoilé le piège libidinal du politique, il faut abandonner celui-ci à l'histoire caduque de son délire occidental, et lui substituer une esthétique ou une morale. (Sur les intérêts politiques – et sur les intérêts politiques de la psychanalyse – mis en jeu dans chaque cas, nous ne reviendrons pas ici.)

Autrement dit, nous refusons les comportements de panique théorique (et pratique) où chacun se préserve, par un discours narcissique, contre le sentiment de la dissolution des liens qui assuraient la cohésion de la foule occidentale...

Ce double refus n'est pas naïf. Il ne procède pas d'un désir angélique de surmonter les affrontements et les impasses de la politique. S'il s'agit d'affronter, nous savons où nous placer ; et puisqu'il semble inévitable, aujourd'hui, de mettre sur les *i* d'énormes points, disons : à gauche, comme, par exemple, Freud lui-même. Mais

s'il s'agit d'analyser, nous savons aussi où il ne faut pas se placer : dans la soumission au politique, ou à la psychanalyse, ou aux deux. Car une exigence « de gauche » et une exigence de rigueur passent désormais, ensemble, par la déconstitution de cette double soumission. Et là encore, là surtout, nous avons quelque chose à apprendre de Freud, un des penseurs sans doute les moins soumis, y compris à sa propre doctrine.

2. Nous sommes contraints d'exclure de ces notes l'examen de la plupart des références autres que freudiennes. Cela ne signifie pas que nous proposons un autre et plus pur « retour à Freud ». Il s'agit plutôt de quelque chose de Freud qui fait désormais retour, parce que ça n'a pas encore eu vraiment lieu, ni chez lui ni après lui. Cela ne signifie pas non plus que nous soyons venus ou revenus à Freud sans l'aide ou sans l'examen de ce qui permet aujourd'hui de le *lire*. À cet égard, du reste, nous pouvons rappeler, malgré l'éloignement, ce qu'avait consigné, quant à la dette et quant au reste, notre lecture de Lacan, *Le Titre de la lettre* (Galilée, 1973). Mais à l'égard des sollicitations d'une problématique politique dans la psychanalyse ou à partir d'elle (Girard, Deleuze, Lyotard, Goux, Legendre, Castoriadis, Kaufmann), nous ne pouvons engager dans ces notes les multiples discussions qui s'imposeraient.

3. Aussi bien choisissons-nous comme point de départ une perspective passablement différente. Il s'agit moins de se demander ce que Freud dit, ne dit pas, ou permet de dire sur le politique, que de s'interroger sur ce que la question du politique fait

dans la psychanalyse et à la psychanalyse. C'est-à-dire tout d'abord sur la place et la fonction de l'analyse de la culture (*Kultur*, civilisation, culture, institution et opération de l'humanité comme telle). On a déjà relevé ici ou là¹ le rôle déterminant pour la psychanalyse elle-même (si l'on entend par là l'analyse de la psyché individuelle) de motifs fournis par l'analyse de la culture. Mais il y a plus. L'analyse de la culture constitue peut-être, de l'intérieur même de la psychanalyse, un déplacement d'une importance telle qu'il pourrait impliquer un *débordement* de la psychanalyse.

Freud lui-même n'a pu prendre toute la mesure de ce déplacement, et nous ne pouvons encore que relever les données du problème. Du moins celles-ci se trouvent-elles bien chez Freud, et par exemple dans le Post-scriptum de 1935 à *Ma Vie et la Psychanalyse* (G.W., XVI). Dans ce texte, Freud désigne le groupe de ses écrits de 1920-1923 comme ses *derniers* travaux importants en psychanalyse proprement dite (rappelons que, dans ce groupe, dont Freud a dit auparavant qu'il y donnait libre cours à la spéculation, *Au-delà du principe de plaisir* et *Le Moi et le Ça* encadrent *Psychologie collective et analyse du moi* : les deux grands textes qui décident de la dernière psychanalyse encadrent un texte charnière de l'analyse de la culture). Après quoi Freud déclare n'avoir plus rien écrit d'important pour la psychanalyse. Et il poursuit :

1. Par exemple Pierre Kaufmann, « Pour une proposition historique du problème de la pulsion de mort », dans *Matière et pulsion de mort*, collectif, Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1975 ; Jean Florence, *L'Identification dans la théorie freudienne*, Bruxelles, Publication des Facultés universitaires Saint-Louis, 1978.

Cela correspondait chez moi à une transformation, à un morceau d'évolution régressive si on veut le nommer ainsi. Après le détour, qui avait duré toute une vie, par les sciences de la nature, la médecine et la psychothérapie, mon intérêt était revenu à ces problèmes culturels qui fascinaient jadis le jeune homme à peine éveillé à la pensée. Déjà au milieu du travail psychanalytique à son sommet, en 1912, j'avais fait dans *Totem et Tabou* la tentative d'utiliser les vues nouvelles acquises par l'analyse à la recherche des origines de la religion et de la moralité. Deux essais ultérieurs, *L'Avenir d'une illusion* en 1927 et *Malaise dans la civilisation* en 1930 poursuivent cette direction de travail. Je n'ai cessé de reconnaître avec une clarté croissante que les événements de l'histoire humaine, les actions réciproques entre nature humaine, développement de la civilisation et ces contrecoups d'expériences archaïques dont la religion est le principal représentant, ne sont que les reflets des conflits dynamiques entre moi, ça et surmoi, que la psychanalyse étudie chez l'individu, et répètent ces mêmes processus sur une scène plus large¹.

À la fin d'une vie de psychanalyse – à la fin de la vie de l'inauguration psychanalytique – une régression conduit donc un Freud presque déjà posthume vers la « scène plus large » de la culture. La *scène plus large* ne serait-elle pas une autre scène encore que l'*autre scène*? une scène *plus autre*, ce qui ne voudrait pas dire, surtout pas, « tout Autre », mais, de manière bien plus simple et bien plus complexe,

1. Traduit des *Gesammelte Werke*, t. XVI, Londres, Imago Publishing, 1968, p. 30.

la scène (si c'est encore une scène) d'*autrui*. Quant à la « régression » vers les « fascinations » du jeune Freud, n'aurait-elle pas pour fonction de remonter, à la fin, vers quelque chose comme une scène plus primitive de la psychanalyse elle-même ? Et là encore, plus primitive qu'aucune scène primitive, et peut-être hors-scène ou ob-scène, ne s'agirait-il pas de la scène d'*autrui* ? Le problème de la culture n'est jamais pour Freud autre chose que le problème d'*autrui*, ou, pour le dire de manière très banale (sur le registre de cette banalité constante, en apparence, dans *Malaise*), c'est le problème de la coexistence, et de la coexistence pacifique avec *autrui*. Ce n'est donc pas *un* problème politique, et pas exactement *le* problème politique, car il n'est pas sûr que *la* politique se pose ce problème, ou ne se pose que lui. Mais c'est bien le problème *du* politique, c'est-à-dire celui à propos duquel le politique se met à faire problème...

Pourquoi un tel problème – *autrui* – renverrait-il à l'autre de la psychanalyse, à une autre psychanalyse, ou encore à une psychanalyse altérée ? Pourquoi et comment la conduirait-il comme vers une origine à elle-même obscure ? C'est au fond ce qu'il faudrait pouvoir commencer à repérer.

4. Ces questions n'ont ni la forme ni l'intention d'une psychanalyse de la psychanalyse ; elles ne visent ni à confirmer ni à désinstaller son identité par une opération abyssale qui porterait au jour (mais à quel jour ?) un inconscient (social, politique, philosophique) de Freud et de sa science. L'analyse de la culture n'est *justement pas* une analyse de la psychanalyse, modèle auquel sont restées soumises toutes les tenta-

tives récentes d'interpréter et d'interpeller la position sociale, institutionnelle, économique et politique de la psychanalyse¹. Elle ne forme pas un reste inanalysé par Freud (au sens, parfaitement légitime, où Lacan n'a cessé d'analyser le reste laissé par Freud, ou par le biologisme, l'énergétisme et le psychologique de Freud quant au langage). Que l'analyse de la culture doive cependant avoir des incidences, à terme, sur l'auto-analyse de l'analyse, non moins que la question d'autrui sur celle du « discours de l'Autre », c'est vraisemblable, mais il est trop tôt pour en parler.

5. En revanche, la *scène plus large* n'est pas non plus un simple appendice extrinsèque de l'œuvre freudienne, dont on pourrait s'emparer sans aucuns frais psychanalytiques et à telles fins sociopolitiques ou philosophiques qu'on voudrait. Elle n'est pas au-dehors de l'analyse, et pourtant elle ne tient pas toute dedans. Elle pourrait bien former le lieu où se brouille le partage du dehors et du dedans de la psychanalyse. Un tel lieu a toujours la nature d'une limite. La limite n'a rien de négatif : elle trace une identité – et ce tracé lui-même s'exclut de ce qu'il contourne, emportant du même coup l'identité hors d'elle-même. Il n'y a de limite qu'interne et externe à la fois : le politique est à la limite de la psychanalyse, ou est sa limite : son origine, sa fin, et la ligne d'une pliure intime qui la

1. Ce qui ne disqualifie pas ce type d'entreprise, surtout lorsque, au lieu de resserrer la psychanalyse sur une identité, elle lui donne du jeu par rapport à elle-même. Ainsi par exemple Maud Mannoni, *La Théorie comme fiction*, Paris, Éd. du Seuil, 1979.

traverse. Cette ligne passe, dans le texte que nous avons cité, par l'opposition ou la contrariété (ce n'est pas une contradiction) bien visible entre les deux rapports que Freud établit simultanément de la psychanalyse à l'analyse de la culture : l'un est de simple « reflet », l'autre de « répétition sur une scène plus large ». Rigoureusement, les deux ne sont pas conciliables (un reflet ne peut être « plus large » sans être déformant). Aussi bien Freud ne les a-t-il jamais conciliés.

Pour le dire d'un mot : jamais, de la psychanalyse d'un sujet, présupposant la pluralité des sujets (images parentales ou instances de la deuxième topique), Freud n'a pu tirer l'analyse de cette pluralité même. Et pour aller tout droit au registre politique : jamais, de la psychanalyse d'un sujet, présupposant l'autorité qui l'assigne, Freud n'a pu tirer l'analyse de l'institution de cette autorité. Il l'a du reste fort bien marqué lui-même. Quitte à y revenir plus tard, rappelons dès maintenant deux textes qui tranchent :

[Le remords] se rapporte uniquement à un acte coupable et présuppose bien entendu une conscience, une prédisposition à se sentir fautif, préexistante à l'accomplissement de cet acte. Pareil remords ne nous sera donc jamais d'aucun secours pour retrouver l'origine de la conscience et du sentiment de culpabilité en général. [...] Cependant, si le sentiment humain de culpabilité remonte au meurtre du père primitif, c'était bien là un cas de « remords » ; et alors cette antériorité, sur l'acte en question, de la conscience et dudit sentiment ne saurait avoir existé¹.

1. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, trad. fr. Ch. et J. Odier, Paris, PUF, 1971, p. 90.

De même lorsqu'il s'agit de certains progrès spirituels, tels par exemple que le triomphe du droit paternel, il est impossible de déterminer l'autorité qui décide de ce qui doit avoir le plus de prix. Ce ne peut être ici l'autorité paternelle puisque cette autorité n'a justement été conférée au père que par le progrès¹.

Toujours au contraire, dans l'analyse de la culture, Freud a cherché à pointer, de multiples façons, l'émergence d'un sujet non pas à partir d'autres sujets, ni d'un discours-sujet (qu'il soit de l'autre ou du même, du père ou du frère), mais à partir du non-sujet, ou de non-sujets. Or le non-sujet (pour autant qu'on puisse le nommer...), le sans-autorité, le sans-père (« rappelons-nous que le père eut, lui aussi, une enfance », est-il écrit dans *Moïse*), le sans-surmoi et donc sans-moi, antérieur à toute topique comme à toute institution, antérieur d'une antériorité qu'aucune régression ne peut proprement rejoindre, et « plus large » que toute instance fondatrice – le « non-sujet » forme, on le voit, la limite conjointe de la psychanalyse et du politique.

6. Plaçons donc ici sans plus attendre une hypothèse, voire une thèse, qui s'avère très vite indispensable : si la limite de la psychanalyse est celle du sujet, la même limite, en tant qu'elle trace le contour du politique, est celle du pouvoir. Le pouvoir n'est pas la dernière question ni la première instance. Avec

1. Id., *Moïse et le Monothéisme*, trad. fr. Anne Berman, Paris, Gallimard, 1967, p. 158.

la question du non-sujet doit surgir celle d'un non-pouvoir, ou d'un impouvoir.

Freud, en somme, nous porte instantanément sur la limite commune d'une double question, qui a l'âge de la métaphysique :

– de quoi se soutient le sujet ? (si l'on veut bien se souvenir que le sub-jet, la substance, c'est le soutien) ;

– de quoi s'autorise l'autorité ?

Ce sur quoi la psychanalyse, par conséquent, déborde par sa limite même, l'espace de la « scène plus large », ce n'est pas la culture et la politique comme un appareil prêt à assigner, contrôler et évaluer la psychanalyse. Elle déborde, elle se déborde sur la limite (externe/interne, elle aussi) du politique : si dans le sujet il s'agit d'autre chose que du sujet, dans le pouvoir il s'agit d'autre chose que du pouvoir.

7. Mais nous ne pourrions progresser dans cette hypothèse qu'en examinant la manière dont Freud parcourt, obscurément, obstinément, répétitivement, sa propre limite.

– Revenons à celle-ci, pour la mieux situer.

Que cette limite est externe, c'est ce dont témoigne – plus profondément que le texte de 1935 cité plus haut – l'impressionnante série des aveux d'échec, ou d'inachèvement, dont Freud accompagne ses écrits sur la culture. Sans doute faudrait-il analyser pour lui-même le quasi-système que la (fausse/vraie) modestie et la prudence hyperbolique composent à travers presque toute l'œuvre freudienne. Mais alors même qu'il faudrait prendre bon nombre de ces précautions à contresens, leur insistance dans l'analyse de la culture serait révélatrice : elle témoignerait de l'enjeu capital,

pour Freud, de cette analyse, et elle témoignerait peut-être, par conséquent, de ce que la psychanalyse se joue, joue son propre enjeu, dans son débordement sur la scène plus large.

Du reste, les aveux de Freud ne se font pas seulement par antiphrase (et c'est peut-être encore ainsi, en évitant ou détournant un code de bienséance, que Freud surprend et parfois égare le plus le lecteur). Le long aveu que constitue à certains égards *Malaise* (et le fameux « pessimisme » dont on se plaît à l'étiqueter) porte effectivement la marque du renoncement à l'idée d'une amélioration décisive de la société (par la psychanalyse, en particulier) telle qu'on la trouvait dans des textes antérieurs (*Le Witz*, spécialement). Sans doute *Malaise* évoque-t-il en terminant l'espoir que soit un jour entreprise la cure de la société. Mais l'obstacle pratique à surmonter dans cette entreprise sera celui de l'« autorité nécessaire pour imposer à la collectivité la thérapeutique voulue ». Comment la psychanalyse pourrait-elle se conférer l'autorité ? Comment l'autorité pourrait-elle être psychanalysée ? La politique rencontre bien ici sa limite : car la question complète, inextricable peut-être, question-*limite* en tout cas, serait donc la suivante : comment la psychanalyse aurait-elle le pouvoir (thérapeutique, mais y en a-t-il un autre ?) si le pouvoir n'est pas psychanalysé ? Et comment le pouvoir serait-il psychanalysé, si la psychanalyse, en abordant le pouvoir, se déborde elle-même ?

Mais on voit du même coup comment cette limite double ou se double d'une limite théorique de l'entreprise, que la même page a notée : la névrose collective ne peut, à la différence de la névrose individuelle, être

repérée par rapport à la « normalité » de l'entourage. Cette difficulté a plusieurs aspects, dont il faut retenir pour le moment celui-ci : la psychanalyse collective ne peut se rapporter au déjà-donné d'un « entourage » (sinon celui des bêtes, ou celui des anges...), elle n'a pas affaire aux sujets, ni au sujet.

Ainsi est-il déjà confirmé que la limite externe se double d'une limite interne, et que chacune sans doute procède de l'autre, dans le même mouvement du passage à la limite de la scène freudienne, vers un *no man's land* plus large.

8. (Avant de le vérifier, indiquons, sans le montrer, qu'on peut et qu'on doit faire converger vers cet aveu de *Malaise* une série qui commence, au moins, avec l'aveu de l'explication insatisfaisante du totem, en tête de *Totem et Tabou*, et se termine par cette phrase de juin 1938, en préface au *Moïse* : « À mon sens critique, ce travail sur Moïse semble comparable à une danseuse qui fait des pointes. » Cette insatisfaction, cette incertitude d'un équilibre trop fragile, c'est toujours l'effet d'une position-limite¹.)

9. La limite externe, la limite que la psychanalyse *partage* avec le politique, est donc (doublée d') une limite interne. C'est le texte médian de l'analyse de la culture qui le montre de manière décisive. Ce texte, c'est celui qu'*encadrent* l'introduction (si l'on peut

1. Mais il n'en va pas autrement de tout ce qui concerne les pulsions de mort. Thanatos et la culture partagent un destin semblable, et largement commun. Ici, nous le laisserons seulement s'indiquer en filigrane.

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie Roto Impression S.A.S à Lonrai
Dépôt légal : mars 2013. N° 2207 (13-00000)
Imprimé en France

philippe lacoue-labarthe
et jean-luc nancy

la panique politique
suivi de
le peuple juif ne rêve pas

3

La panique politique

Philippe Lacoue-Labarthe

Jean-Luc Nancy

Cette édition électronique du livre
La panique politique de Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy
a été réalisée 23 février 2013
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN :) 9782267024890
ISBN PDF : 9782267024913
Numéro d'édition : 2207